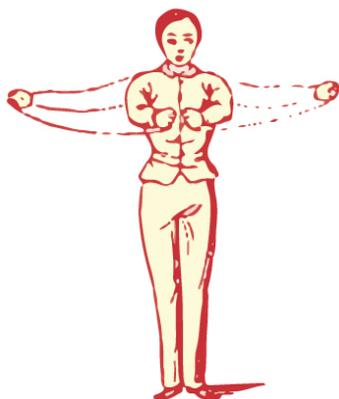


L'écho de la parole dans le corps

Véronique Voruz



Dans le fil de vos trois conférences¹ précédentes sur le thème de l'année, « Paroles et traumatismes », j'ai choisi ce titre, « L'écho de la parole dans le corps » ; il tire la question à la fois vers le thème du colloque UFORCA² cette année et vers la problématique plus générale de la jouissance et de son traitement par la psychanalyse, traitement possible ou pas, et si oui, par quelles opérations ? Parler de la problématique de la jouissance, de son traitement en lien avec ce titre revient à dire que la jouissance, ce serait l'écho de la parole dans le corps³, et à considérer que la psychanalyse est avant tout une opération sur la jouissance. Pour développer cet abord, je vais tenter un repérage de notre clinique contemporaine au moyen de quelques points théoriques autour du traumatisme, de la jouissance et de la pulsion.

Des traumatismes au traumatisme

En quoi ce déplacement – de *traumatismes et paroles à écho de la parole dans le corps* – est-il justifié ? Dans une première acception, qu'on peut dire psychologisante, de sens commun, il est facile de comprendre en quoi les paroles peuvent être traumatisantes. Il suffit de prendre quelques cas d'AE pour retrouver les dits inauguraux dont les sujets ont fait traumatisme : le « on t'a aimée quand on a su que tu allais mourir » de Sonia Chiriaco, le « si c'est une fille on la jettera par la fenêtre » d'Hélène Bonnaud, le « il n'y avait pas de place pour deux » prononcé par la mère d'Hélène Guilbaud lors de la naissance de ses filles jumelles, le « il restera idiot » de Fabian Fajnwaks, le « tu finiras mal » de ma propre mère. La liste est longue de ces bouts de langue laborieusement isolés au cours de longues analyses, réduits à ces S₁ qui font la chair signifiante des parlêtres que nous sommes.

On peut ici faire une première remarque : les dits dont le sujet fait traumatisme soulignent avant tout le statut d'exilé de l'Autre du sujet, leur sens venant ainsi redoubler un fait de structure. Cette liste implacable pourrait nous faire croire à la causalité psychique au sens que la psychologie donne à ce terme ; à savoir que l'existence vécue d'un sujet serait dans le droit fil d'un déterminisme causal, qu'elle se déroulerait à partir de dits révélateurs du désir de l'Autre à notre égard, ayant présidé à notre existence, le dire de cet Autre étant immanquablement funeste. Ainsi, un pan entier d'une analyse consiste à parvenir à « la réduction du facteur quantitatif, du désinvestissement des articulations signifiantes pathogènes »⁴, comme Jacques-Alain Miller l'exprime dans *L'os d'une cure*. Il y énumère les opérations au moyen desquelles une analyse parvient à produire cette *réduction du facteur quantitatif* pour

¹ Conférence prononcée à Lille à la section clinique le 25 mai 2019.

² Colloque UFORCA, 15 juin 2019, « La parole et le corps ».

³ Lacan J., « ... les pulsions, c'est l'écho dans le corps du fait qu'il y a un dire. », *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le Sinthome*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2005, p. 17, Cf. *infra* nbp¹⁵.

⁴ Miller J.-A., *L'os d'une cure*, Navarin, Paris 2018, p. 47. Trois conférences données en 1998 lors de la VIII^e Rencontre brésilienne du Champ freudien.

un sujet selon trois mécanismes d'une *opération-réduction* : *répétition, convergence, évitement*. Cependant, J.-A. Miller insiste sur l'au-delà du calculable. Il est impossible, en effet, de déterminer *pourquoi* ce sont certaines articulations signifiantes qui attirent l'investissement du parlêtre plutôt que d'autres :

« Nous pouvons ainsi formuler que, dans l'expérience analytique, il y a un hiatus, une faille, une rupture de causalité entre l'articulation signifiante, le savoir tel que représenté dans le graphe, et l'investissement libidinal. Une articulation est une construction formelle qui ne peut jamais d'elle-même nous indiquer la valeur de jouissance que le sujet lui accorde. Je me risque à dire que l'on ne peut pas déduire d'une articulation signifiante la quantité d'investissement libidinal qu'elle attire à elle. »⁵

En d'autres termes, l'expérience de jouissance que fait un parlêtre est toujours contingente⁶, « dans l'expérience analytique, il y a [...] une rupture de causalité entre l'articulation signifiante, [...] et l'investissement libidinal. »⁷. Qu'elle soit traitée et accrue par certaines articulations signifiantes ne s'explique pas.

À partir des enseignements de J.-A. Miller et d'Éric Laurent, dans cette dernière décennie, cela revient à dire qu'au-delà *des* traumatismes, *le* traumatisme est de structure chez le parlêtre. Il n'y pas de sujets non traumatisés, parfois ils sont même traumatisés de ne pas se trouver de traumatismes. Le traumatisme, c'est l'effet *hors sens* de la rencontre de l'organisme et du langage avant l'émergence du sujet de la parole, d'une rencontre avec la matière langagière qui est logiquement antérieure à son appareillage par le système langagier⁸, appareillage qui sert à serrer quelque chose de ce trauma inaccessible.

Le langage est une élucubration de savoir sur lalangue

Cette idée d'appareillage de *lalangue* par le langage fait référence à la phrase souvent citée de Lacan dans le Séminaire *Encore* et selon laquelle le langage « C'est une élucubration de savoir sur lalangue. »⁹ On peut ainsi comprendre cette phrase comme faisant référence au nécessaire processus de traduction de la jouissance en sens [*jouis-sens*] auquel se livrent constamment les parlêtres, en utilisant pour ce faire tout le matériel signifiant à leur disposition à un moment donné de l'histoire humaine : avant Internet, l'histoire familiale, l'Histoire, la culture, les savoirs enseignés, accommodation des restes à la sauce familiale. Après Internet, c'est la recherche par mots-clés sur le modèle problème-solution qui domine, et qui donne souvent lieu à la formation de communautés organisées par référence à un mode ou phénomène de jouissance partagé (alcooliques / narcotiques anonymes, *Hearing Voices Movement*¹⁰ etc.), avec modes d'emploi à la clé. J'ai même reçu un ou deux patients circoncis pour des raisons médicales en préadolescence qui avaient trouvé sur Internet une communauté virtuelle dont l'objectif était le partage de stratégies destinées à rallonger la peau du prépuce.

⁵ Miller J.-A., *L'os d'une cure, op. cit.*, p. 45.

⁶ *Ibid.*, « la jouissance toujours propre à chacun relève de la contingence », p. 44.

⁷ *Ibid.*, p. 45.

⁸ Laurent É., « L'inconscient et l'événement de corps », *La Cause du désir*, n° 91, novembre 2015, p. 20-28.

⁹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 127.

¹⁰ *Hearing Voices Movement*, mouvement fondé sur l'idée d'accepter de vivre avec les phénomènes auditifs *hallucinatoires* dits communément « entente de voix », apparu aux Pays-Bas en 1987, Ndl.

Un commentaire : le dit de 1978 de Lacan selon lequel « tout le monde est fou, c'est-à-dire délirant »¹¹ est à prendre dans cette perspective. Nous faisons tous des connexions S₁-S₂ auxquelles nous croyons. Et, dans cette optique, le langage est donc traitement de l'effet de la langue sur le *corps*. Le corps est donc en question, ce qui amène une nouvelle problématique du corps dans notre champ.

Le corps en question

En effet cette rencontre fait de *l'organisme* de l'être humain un *corps*, avec les complications que cela implique. Dans sa « Biologie lacanienne » par exemple, Miller distingue le corps imaginaire, le corps symbolique et le corps vivant, pour dire que le corps vivant c'est le « corps affecté de la jouissance » :

« Le corps vivant, qu'est-ce-à-dire ? Cela dit qu'il ne s'agit pas seulement du corps imaginaire, du corps sous la forme de sa forme [...]. Il ne s'agit pas non plus du corps symbolique, celui qu'à plusieurs reprises fait venir sous la plume de Lacan la métaphore du blason [...] Des parties du corps peuvent certes y être représentées [...] mais elles ont valeur de signifiants. Ce sont des signifiants imaginaires, dont la matière est empruntée à l'image. Lorsque nous disons le corps vivant, nous écartons ce corps symbolisé comme aussi bien le corps image. Ni imaginaire ni symbolique, mais vivant, voilà le corps qui est affecté de la jouissance. Rien ne fait obstacle à ce que l'on situe la jouissance comme un affect du corps. »¹²

On a donc ici, en 2000, le début de la construction de J.-A. Miller qui trouve sa forme la plus accomplie dans son dernier *Cours* de 2011¹³, et selon laquelle l'événement de corps dont pâtissent les parlêtres est la *jouissance qui affecte le corps du fait de son immersion dans la matière langagière*. Comment, dans cette perspective, pouvons-nous repenser le concept de pulsion, reprendre la question de l'opérativité de la psychanalyse ?

Les pulsions, c'est l'écho dans le corps du fait qu'il y a un dire

Vous n'êtes pas sans avoir remarqué que mon titre, *L'écho de la parole dans le corps*, est une version réduite de la fameuse phrase de Lacan dans le Séminaire XXIII : « Les pulsions, c'est l'écho dans le corps du fait qu'il y a un dire »¹⁴. Je resitue ici cette phrase bien connue dans son contexte : à propos de sa pratique du contrôle, Lacan oppose les homonymes *raison* et *réson*. *Raison* fait référence à l'appareillage de la matière langagière par le langage, souvent appuyée sur la croyance que le mot serait une représentation adéquate de la réalité (comme lorsque nous débattons de savoir si un sujet est psychotique ou névrosé), alors que *réson* évoque l'effet matériel du langage sur le corps vivant, qu'il s'agit de traiter autrement que par la construction d'un savoir.

Lacan parle de sa pratique du contrôle et de la première étape qui consiste à laisser les analystes avoir raison, puis dit que

¹¹ Lacan J., « Comment faire pour enseigner ce qui ne s'enseigne pas ? Voilà ce dans quoi Freud a cheminé. Il a considéré que rien n'est que rêve, et que tout le monde (si l'on peut dire une pareille expression), tout le monde est fou, c'est-à-dire délirant. », *Ornicar* ?, n°17-18, 1979, p. 278.

¹² Miller J.-A., « Biologie lacanienne et événement de corps », *La Cause freudienne*, n° 44, février 2000, p. 17.

¹³ Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'Un-Tout-Seul », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, 2011, inédit.

¹⁴ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *op. cit.*, Cf. *supra*, nbp³.

« La deuxième étape consiste à jouer de cette équivoque qui pourrait libérer du sinthome. En effet, c'est uniquement par l'équivoque que l'interprétation opère. Il faut qu'il y ait quelque chose dans le signifiant qui résonne. On est surpris que cela ne soit nullement apparu aux philosophes anglais. Je les appelle ainsi parce que ce ne sont pas des psychanalystes. Ils croient dur comme fer à ce que la parole, ça n'a pas d'effet. Ils ont tort. Ils s'imaginent qu'il y a des pulsions, et encore, quand ils veulent bien ne pas traduire *Trieb* par *instinct*. Ils ne s'imaginent pas que les pulsions, c'est l'écho dans le corps du fait qu'il y a un dire. »¹⁵

La perspective de Lacan dans le Séminaire XX implique donc une remise en question radicale de la théorie freudienne des pulsions. Reprenons quelques points de cette théorie qui a essentiellement deux moments : les pulsions partielles, théorie développée dans les *Trois essais*¹⁶, et la grande mythologie freudienne des pulsions de vie et de mort qui trouve sa formulation dans *Au-delà du principe de plaisir*¹⁷. On peut remarquer que, d'emblée, Freud avait mis l'accent sur la non-naturalité de la façon dont l'espèce humaine organise son activité libidinale. Ainsi que Lacan le formule dans les *Écrits*, « La pulsion, telle qu'elle est construite par Freud, à partir de l'expérience de l'inconscient, interdit à la pensée psychologisante ce recours à l'instinct où elle masque son ignorance par la supposition d'une morale dans la nature. »¹⁸

Les pulsions freudiennes sont d'abord conçues comme partielles – ce qu'avec Lacan nous avons appris à resituer de l'effet de morcellement, de découpe du corps par le signifiant (*par* immersion de l'organisme dans la matière langagière). La cadavérisation du corps par le signifiant nécessite la récupération du sentiment de vie par les circuits des bords et orifices du corps.

Puis Freud resitue sa théorie des pulsions dans la perspective d'un « conflit d'intérêt » entre l'espèce et le corps individué : l'espèce veut vivre et le corps mourir, retourner à l'inanimé. Le mythe freudien des pulsions tente de rendre compte de la bizarrerie des comportements humains dans la perspective d'un biologisme utilisé à des fins d'herméneutique. La pulsion freudienne reste prise dans l'*épistémè* de son temps : vitalisme, destin prescrit par la biologie d'un retour de l'animé à l'inanimé, conflit élevé au rang de l'espèce entre *soma* et *germen*.

C'est avec Lacan que les pulsions sortent du champ de l'énergie, de la biologie, et sont strictement corrélées au fait du langage, ce qui rend compte de l'inadaptation foncière de l'espèce humaine : alors que les espèces animales sont régies par une tendance à l'adaptation « entre le monde extérieur et le monde intérieur de l'animal [...] la répétition, telle qu'elle émerge dans la clinique, apparaît comme conditionnant un comportement foncièrement inadapté par rapport aux exigences de la vie, du bien-être du corps [...] [il y a] une exigence dysharmonique quant à l'être vivant comme tel [...] [et cette répétition] n'est pensable que dans l'ordre du langage. »¹⁹ C'est un effet du langage que « la satisfaction obtenue par la répétition ne [soit] pas équivalente à la satisfaction exigée »²⁰, puisque le signifiant annule quelque chose de

¹⁵ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le Sinthome*, op. cit., p. 17.

¹⁶ Freud S., *Trois essais sur la théorie sexuelle*, 1905, Paris, Gallimard.

¹⁷ Freud S., « Au-delà du principe de plaisir », *Essais de psychanalyse*, (1919), Paris, Payot, 1981.

¹⁸ Lacan J., « Du *Trieb* de Freud et du désir du psychanalyste », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 851.

¹⁹ Miller J.-A., « Biologie lacanienne... », *La Cause freudienne*, n° 44, op. cit, p. 19-20.

²⁰ *Ibid.*, p. 21.

la vie, la mort signifiante empiète sur la vie.

Il s'ensuit donc logiquement de cette conception des pulsions que l'objectif d'une analyse ne saurait être de parvenir à l'adaptation des parlêtres à leur environnement, et ce d'autant plus que les différents registres du corps se radicalisent de plus en plus dans leur hétérogénéité : corps de plus en plus morcelés par la science, tyrannie de l'image et de la bonne forme de plus en plus présente, dérèglements pulsionnels de plus en plus dévastateurs du fait de l'injonction à jouir qu'adresse le capitalisme aux biocitoyens consommateurs de l'hypermodernité. Comment faire tenir en effet ces registres du corps ensemble autrement que par l'image, prison mortifère du vivant ? La solution que propose la psychanalyse tient à l'élaboration qu'un sujet peut faire d'un savoir à partir de son expérience de son corps vivant, savoir qui peut au mieux permettre au sujet de faire usage de son sinthome, cet événement de corps qui commémore le trauma inaccessible dont nous parlions tout à l'heure. Si la pulsion est toujours constante, ainsi que Freud l'a d'emblée repéré, ses modes de satisfaction ne sont en effet pas équivalents. On comprend ainsi l'enjeu que J.-A. Miller avait formulé dans son cours de 1994-1995, « Silet », pour la psychanalyse, comme « rectification de l'état de satisfaction constant », puisque le sujet arrive en analyse avec un système dans lequel « ça marche » puisque « ça se jouit ». L'enjeu de l'analyse est, par la parole, d'avoir un impact sur le mode de jouissance d'un sujet sachant que la jouissance n'est pas quantitativement réductible : ainsi que Lacan le disait déjà dans son écrit « Du *Trieb* de Freud » :

« La libido dans Freud est une énergie susceptible d'une quantimétrie d'autant plus aisée à introduire en théorie qu'elle est inutile, puisque seuls y sont reconnus certains *quanta* de constance. »²¹

Quand la matérialité langagière n'est pas appareillée par le langage

Resituer ainsi la pulsion ouvre la perspective théorique des affects dans les psychoses, de la façon dont le langage y affecte le corps de manière spécifique. Cette question est pertinente pour cerner les enjeux de notre clinique aujourd'hui, où nombre de patients se plaignent d'un sentiment de vide, de désaffectation, et chez qui l'affect dominant est l'angoisse, parfois à l'exclusion de tout autre. La question peut se préciser plus avant : en effet, convient-il même de parler d'affects au sens strict dans les psychoses ? Si nous suivons les observations très fines de Freud, notamment dans ses textes de 1915 sur l'inconscient et le refoulement, les affects, à la différence des « émotions », qui connotent l'adaptation du moi au monde²², sont effets de langage, et leur destin est lié au refoulement, mécanisme qui dans la névrose rompt le lien entre un signifiant et le quota libidinal afférent, ou *facteur quantitatif*. Lacan clarifie la démonstration de Freud en explicitant en toutes lettres, notamment dans le Séminaire VI²³ avec l'ambiguïté du « selon son vœu », que c'est le signifiant qui est refoulé alors que

²¹ Lacan J., « Du *trieb* de Freud... », *op. cit.*, p. 851.

²² Miller J.-A., « Les affects dans l'expérience analytique », « Alors que la théorie classique des émotions a précisément toujours été une théorie des rapports du moi et du monde, Lacan fait ainsi valoir que, virgule dans la psychanalyse, le registre de l'affect doit être traité comme relevant du sujet et du signifiant : l'affect veut dire que le sujet est affecté dans ses rapports à l'Autre. », *La Cause du désir*, n°93, p. 108.

²³ Lacan J., *Le Séminaire*, livre VI, *Le Désir et son interprétation*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, La Martinière/Le Champ freudien éd., 2013, « Le rêve du père mort », p. 101-124.

l'affect continue son chemin par d'autres moyens que le signifiant auquel il était initialement attaché.

Le refoulement est ainsi ce qui fait passer « la jouissance dans les dessous », comme s'exprime J.-A. Miller dans sa conférence *Enfants violents* : ce qui l'empêche d'advenir. La conséquence du refoulement est donc une extériorité entre signifiant et jouissance, extériorité voilée par une connexion fautive (c'est le *proton pseudos*²⁴ dont Freud spécifie l'hystérie²⁵) puisque le facteur quantitatif dont la décharge n'est pas advenue devient « baladeur » en s'attachant à des éléments de langage connexes au signifiant refoulé, sauf dans le cas de l'angoisse. D'où la non-naturalité de l'affect sur laquelle Lacan insiste en ce qui concerne les parlêtres : l'affect ne peut donc être boussole « quand la garantie de la vérité [...] serait le corps en tant qu'affecté. »²⁶, ni de la vérité, ni du réel, excepté l'angoisse dont Lacan fait la boussole de l'analyse dans le Séminaire X dans la mesure où *elle n'est pas susceptible de déplacement*.

Que peut-on donc dire des affects dans les psychoses, structures subjectives où le refoulement n'opère pas ? La première observation, évidente, est que là où il n'y a pas refoulement, il n'y a pas déplacement, et que là où il n'y a pas déplacement, il n'y a pas symptôme au sens strict du terme, c'est-à-dire le « signe et substitut d'une jouissance non advenue »²⁷. La deuxième observation est qu'il y a dans les psychoses une déconnexion radicale entre signifiant et jouissance, en ce sens que le signifiant ne traite pas la jouissance : « l'extériorité du signifiant et de la jouissance y est poussée jusqu'à sa dernière conséquence. La jouissance y est laissée à elle-même, rejetée du langage et, forclosée du symbolique, elle fait retour dans le réel. »²⁸

Une conséquence de cette extériorité de la jouissance et du signifiant est que le corps n'est pas affecté par le langage d'une façon qui permette au sujet de faire sens de ce qui se passe dans son corps, ce sens serait-il celui de la fautive connexion qui prévaut dans les névroses. La poussée pulsionnelle est hors-sens, non localisable. Dans les psychoses, les sujets souffrent ainsi fréquemment d'un sentiment de vide, la fameuse atteinte au joint le plus intime du sentiment de la vie dont Lacan nous parle dans la « Question préliminaire »²⁹, texte épique dans lequel il resitue la psychose dans le champ du langage : le terme *psychose* nomme ainsi, avec Lacan, l'échec du langage à affecter le corps suffisamment pour produire le sentiment d'être en vie chez le parlêtre. Ainsi le dit d'un patient – « je souffre de vivre dans un monde qui n'a pas de sens mais dans un corps qui en a besoin » – reflète bien l'effet de l'absence de sens ressentie dans le corps comme un moins-de-vie.

²⁴ Freud S., « Esquisse d'une psychologie scientifique », *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, p. 363-369.

²⁵ Cf. Lacan J., « Propos sur l'hystérie » : « la métaphysique, c'est l'hystérie. », 26 février 1977, Bruxelles.

²⁶ Miller J.-A., « Les affects dans l'expérience analytique », *op. cit.*, p. 101.

²⁷ Cf. Miller J.-A. « Enfants Violents » : « La rançon du refoulement, c'est la formation de symptôme comme signe et substitut d'une jouissance non advenue. Autrement dit, la légalisation de la jouissance se paye de la symptomatisation. », 18 mars 2017, disponible sur internet.

²⁸ Miller J.-A., « Les affects dans l'expérience analytique », *op. cit.*, p. 110.

²⁹ Lacan J., « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 531.